

PETITE MAMAN

Un film de Céline Sciamma



Céline Sciamma réinvente la relation mère-fille avec pudeur et passion. Avec son nouveau film aussi intimiste que plein d'audace, la réalisatrice réussit un retour en force...tout en délicatesse.

Avec ses personnages de petites filles et son petit format (1h12), *Petite Maman* se présente comme un petit film pour Céline Sciamma, après l'ambitieux *Portrait de la jeune fille en feu* (2019). C'est à l'inspiration de *Tomboy* (2011) que revient la réalisatrice, en regardant à nouveau du côté de l'enfance, à travers une fiction organisée, simplement, autour de la cellule familiale. Mais, en dix ans, une maturité a trouvé à s'affirmer. Sous une apparence dépouillée, l'ambition brille dans *Petite Maman*.

Nelly, 8 ans, quitte l'Ehpad en distribuant des aurevoirs aux voisines de couloir qu'avait sa grand-mère, qui vient de mourir. Le temps, les âges de la vie : déjà, dans une délicatesse minimaliste, cette superbe première scène nous met sur la voie... Orpheline, Marion, la maman de Nelly, revient dans la maison de son enfance, qu'il faut vider. Du passé qui intrigue Nelly, elle ne parle pas facilement, repliée sur son chagrin. Qu'il est beau pourtant, ce lien entre les deux filles, l'adulte et l'enfant, dans la maison de la grand-mère. Un lieu que Marion va fuir, laissant un papa discret s'occuper des cartons et de Nelly, qui va très vite se faire une nouvelle amie, rencontrée dans les bois. Une amie imaginaire, selon toute vraisemblance. Mais c'est l'invraisemblance qui, bientôt, avec un formidable aplomb, investit le film dans le sillage de cette nouvelle copine, appelée Marion.

Dans l'intimité protectrice de cette œuvre qui semble tournée en cachette, comme tout ce que font les enfants, surgit donc quelque chose de bien plus grand, l'audace d'un cinéma qui voyage dans le temps, entrelace ces âges de la vie dont l'ordre, chacun peut en témoigner, n'est pas si établi... Les deux petites héroïnes de Sciamma sont aussi grandes. Quand elles s'amuse à entrer dans la peau de personnages auxquels elles inventent des histoires, elles jouent si bien que le trouble naît. Le faux devient vrai, le monde des possibles s'ouvre, le mystère des liens que noue l'existence s'éclaire. « Vous savez, les secrets, c'est pas forcément des choses qu'on a à cacher, c'est juste qu'on n'a personne à qui les dire », dit Marion, jouant une comtesse, à l'inspecteur que campe Nelly. Maintenant qu'elles se sont trouvées, elles peuvent se confier. Maintenant, le miracle se réalise pour la petite Nelly, qui voulait connaître la petite fille qu'était sa maman Marion...

L'intensité grandissante de *Petite Maman* ne laisse aucun doute sur l'importance que recouvre ce film pour Céline Sciamma, ni sur celle qu'il a, dès présent, dans son parcours. Autour de ses deux héroïnes, la réalisatrice poursuit sa mise en scène d'une relation féminine en miroir. Mais, cette fois, c'est pour réinventer la relation mère-fille. Un miroir qui, au début du film, se brise, puis se recompose autrement, magiquement. **L'univers tendrement fusionnel dans lequel on entre est d'une beauté intimidante. L'émotion y est toujours retenue, comme si elle était trop intense pour être libérée. C'est dans les dialogues qu'elle passe, parfois si essentiels qu'on n'ose pas les citer pour ne pas gâcher le saisissement qu'ils provoquent.** *Petite Maman* est un étonnant et admirable film qui parle de tristesse, de consolation, de séparation et de réunion, avec beaucoup de pudeur et avec autant de passion.

Frédéric Strauss

PETITE MAMAN

Un film de Céline Sciamma



**Dans un film aussi brillant qu'étonnant,
Céline Sciamma organise la rencontre de deux petites filles.**

Le film affiche tout de suite l'idée qu'il va suivre : dire au revoir. Son sujet ramassé en un travelling. Le premier plan glisse au bruit caoutchouté des baskets de fillette sur le linoléum d'une maison de retraite où la grand-mère est morte. Jamais le mot « deuil » ne sera prononcé, cela évite la fiction éculée chagrine et trop de gueules d'enterrement, on respire. Mais partir, le temps de dire ou ne pas dire « au revoir », tout est là. Il faudrait ne rien connaître de *Petite Maman* et au fur et à mesure en découvrir la logique et, partant, l'elliptique consistance. *Petite Maman*, de Céline Sciamma, est un grand film. Que son format comme l'âge de ses héroïnes (interprétées par deux petites sœurs jumelles) soit « mineur » n'y change rien. Au contraire, c'est cette discrétion consciente ajoutée de « petit film » comme aussi son titre et sa durée l'indiquent, ce côté modèle réduit, qui rend ce récit d'enfant plus ample et beaucoup plus remarquable que les précédents. Revient la phrase de Duras dans *Sauve qui peut (la vie)* selon quoi les femmes ont plus d'enfance.

Se réinventer soi, pour soi, jeu d'enfants, une vie antérieure de copine de sa propre mère gamine, envisagée à sa propre image exacte.... Cette idée d'une originalité confondante semble tenue par une claire nécessité. Le film plan à plan inocule sa suggestion onirique, la mise en scène à nu mais discrète d'une émotion. Non celle du deuil, mais cette émotion très précise qu'une enfant met dans un rapport avec la mère : pas à elle (pas de psychanalyse) – avec elle. Cette transmission comme « échange » est ce que raconte admirablement Céline Sciamma, en décidant qu'incombe à la petite Nelly de devenir la garante de Marion sa maman, qui vient de perdre la sienne (qui s'appelait Nelly, comme ces grands-mères dont on transmet le prénom aux petites-filles). De veiller sur elle, de la « sauvegarder » en quelque sorte – de toute disparition. Vertige de la généalogie et doublement des générations.

La petite fille protège et préserve la maman petite qui ne l'a pas encore engendrée. Nelly s'autoengendre en quelque sorte, pour faire revenir sa mère et ressusciter sa grand-mère et tout autour un paysage, la maison – elle le dit, qu'elle vient du futur, paradoxe moins temporel que signifiant (et bouleversant). C'est elle qui reconforte, épargne, et qui connaît l'avenir : à celles qu'elle visite, à elle reviendra encore de dire au revoir.

Tout est affaire de mise en scène, jeu d'adresse, comme le jokari solo et la balle se détachant de l'élastique projetée au loin vers la camarade de jeu. *Petite Maman* touche juste avant même de chercher à toucher au but. Le récit est mené avec une précision qui impressionne, à proportion de ce que la fable est concise, son périmètre circonscrit (hors une échappée seule, séquence musicale futuriste vers ce plan d'eau à la pyramide « cabalistique » centrale qu'on apercevait de loin dans *Naissance des pieuvres*, vers Cergy). Ce faisant, le lyrisme distillé, très serré, se cueille ici à chaque plan. Précis, *Petite Maman* l'est aussi dans sa façon de modeler un monde, presque de le « modéliser », c'est-à-dire de faire le tour de l'objet qu'il façonne en étudiant les facettes, le relief, les scintillements.

Sciamma a su identifier parfaitement comment une émotion « s'articule », comme un médecin ferait le diagnostic radio d'une fracture. Est très forte la façon dont l'absence de la mère, qui prend congé du film pour que la fiction de consolation de l'enfant commence, permet de tenir l'histoire d'une émotion en prise directe plutôt que le portrait d'un personnage, en phase avec la perte en ombre portée, et d'être alors aussi la plus puissante déclaration d'amour à ce personnage absenté dont seul le sentiment subsiste – la tristesse, l'inquiétude, et la douceur éprouvées. Cela produit ce petit miracle de film, non en suivant tous les membres d'une unique alliance, mais en déployant le fil épars d'une familière étrangeté, fil des métamorphoses, des doubles oniriques et des bouts-rimés, des concordances de temps, et fil cousu main qui fait accéder chacun à l'existence comme d'entre les ombres, jusqu'à celle, d'autant plus belle qu'elle est inattendue et tardive, du père que sa fille révèle sous la mousse à raser. **Petits gestes et métempsychose, *Petite Maman*, grand film.**

PETITE MAMAN

Un film de Céline Sciamma

Le Monde

**Céline Sciamma signe un puissant conte fantastique,
réglé sur les pas d'une étrange fillette.**

Il fallait le regard de Céline Sciamma pour qu'un film tourné à hauteur d'enfant mute vers une œuvre fantastique, voire métaphysique. Dans chacun de ses films, la réalisatrice et scénariste explore les marges de liberté de ses personnages, au regard de l'état de la société. *Petite Maman*, son cinquième long-métrage millimétré (1h10), est habité par une magie cinématographique pure, au sens où la mise en scène réussit à nous faire croire, sans effets spéciaux, à la rencontre non pas du « troisième type » mais de la deuxième mère. C'est l'histoire improbable d'une petite fille qui fait la connaissance de sa maman lorsque celle-ci était enfant. Sélectionnée en compétition au Festival de Berlin en février, lequel a eu lieu en ligne, *Petite Maman* déploie sa mécanique d'horloger, remontant le temps pour faire « se rencontrer » deux générations. Accrochons-nous donc aux pas de Nelly (Joséphine Sanz), une petite fille de 8 ans à la démarche un peu claudicante. Ses jambes avancent cahin-caha telles deux aiguilles d'une montre un peu dérégulée. Mais peu importe, elle trotte, et c'est elle qui donne la pulsation de cette œuvre métronomique.

***Petite maman* bascule dans le film d'anticipation en s'appuyant simplement - et magnifiquement - sur tout ce que le cinéma permet d'inventer.** La maison est un pur décor de studio, avec des couloirs sur mesure pour filmer à bonne distance et caler la profondeur de champ. D'une habitation à l'autre, le montage-image transfère Nelly, comme d'un coup de baguette magique, de la cuisine de Marion à celle de sa grand-mère. Un personnage apparaît, un autre s'efface... Le travail sur le son confère un pouvoir insoupçonné à l'interrupteur de la chambre d'enfant, lorsque vient l'heure de dormir. Le fait d'appuyer sur le bouton ne plonge pas la pièce dans l'obscurité mais « télétransporte » Nelly directement au lendemain matin, dans la forêt, les pieds dans ses baskets. L'habillement intemporel des personnages empêche de situer véritablement l'époque - est-ce aujourd'hui, ou les années 1980 ? - ou, mieux, leur fait « sauter » une génération. Ainsi, la mère de la petite Marion est un mélange de jeune femme et de dame âgée dans son gilet terne, s'appuyant sur une canne, comme la grand-mère décédée.

Le spectateur est ainsi embarqué en eaux troubles, lorsque les deux gamines passent sans prévenir de la conversation enfantine à la discussion d'adulte, des petits chevaux aux confidences mère-fille. Il faut tendre l'oreille. « Je pense que tu es souvent malheureuse », dit Nelly, qui se demande parfois si ce n'est pas à cause d'elle. « Tu n'as pas inventé ma tristesse », la rassure Marion. Les deux petites créent leur monde à elles, s'autonomisent et embarquent sur le plan d'eau de Cergy-Pontoise (Val-d'Oise), en direction d'une pyramide en béton. De ville nouvelle à vie nouvelle, il n'y a qu'un coup de rame. Après *Tomboy*, sur un petit garçon transgenre né dans le corps d'une fille, brouillant les pistes de son identité, *Petite maman* nous parle aussi d'une double vie que s'offre une fillette, le temps de « retrouver » sa mère. Les deux films interrogent l'émancipation, la capacité des enfants à s'autodéterminer par rapport au monde adulte, au sens révolutionnaire du terme. Nelly veut apprendre les « vrais trucs » sur sa famille, pas seulement les « petites histoires ». Les vieilles personnes ont leurs mots croisés, comme la dame qui apparaît dans le premier plan du film, tel un camée ancien. Nelly, elle, cherche un nouveau langage. *Petite maman* remplit les cases manquantes entre les générations, au « futur passé recomposé » de son cinéma.

PETITE MAMAN

Un film de Céline Sciamma

PREMIERE

72 minutes d'une délicatesse inouïe, filmées à hauteur d'enfant. Céline Sciamma à son meilleur.

La mise en route de l'intrigue est aussi limpide que rapide. Elle donne le ton des 72 minutes à venir, d'un récit ramassé et pourtant incroyablement riche. Sans longueur inutile ou répétition mais rempli de pistes qui peuvent vous amener loin, très loin, sans même que vous vous en rendiez compte. Nelly (Joséphine Sanz, captivante), une petite fille de 8 ans, passe de chambre en chambre dire au revoir aux pensionnaires d'une maison de retraite avant d'arriver dans une chambre vide où se trouve sa mère. On saisit, sans besoin de le formuler par des mots, que ces aurevoirs sont en fait des adieux. Sa grand-mère tant aimée vient de mourir et il va falloir aller vider avec ses parents sa demeure qui fut de fait la maison d'enfance de sa mère.

Dans ces premiers moments, la tristesse affleure. Chez Nelly, tout autant que le vide que cette mamie adorée va laisser, il y a le regret de ne pas lui avoir dit correctement au revoir. Parce qu'elle ne savait pas que ce serait la dernière fois, confie-t-elle à sa mère. Et puis il y a cette maison et ces bois environnants, cet espace des jours heureux où on comprend que sa mère a passé sans doute les plus beaux moments car les plus insoucians de sa vie, à construire une cabane qui était devenue son refuge. Nelly a envie que sa mère lui raconte, s'agace que son père ne se souvienne de rien, lui balançant de sa petite voix d'enfant que ce n'est pas parce qu'il a oublié mais parce qu'il n'écoute jamais. Oui, Nelly a envie de connaître ces souvenirs dont ses parents ne parlent pas, peut-être parce qu'ils ne réalisent pas à quel point ils sont essentiels ou parce qu'au contraire ils ne savent que trop bien que plus jamais ils ne revivront.

Nelly ne veut pas de ces petites histoires gentillettes soi-disant pour les fillettes de son âge mais des réponses à des questions (comme « qu'est-ce qui vous faisait peur ? ») qui ouvrent grand le champ des souvenirs enfouis. Et c'est en allant justement dans les bois à la recherche de la cabane de sa mère qu'elle rencontre Marion, une autre petite fille de son âge. Entre elles, le coup de foudre amical est immédiat comme si elles se reconnaissaient. D'ailleurs, explique Nelly, elles se connaissent. « Je suis ta fille » lance-t-elle à Marion, pas plus étonnée que cela, qui lui répond simplement : « Alors, tu viens du futur ? » C'est ainsi, alors que la « vraie » mère de Nelly semble avoir disparu, que Petite Maman bascule sans en avoir l'air vers le fantastique dans un voyage surnaturel qui ressemble à un jeu de rôles d'enfants, la tête dans l'imaginaire et les pieds solidement ancrés dans la réalité.

Cette escapade inattendue raconte la beauté enveloppante du film de Sciamma. Sa capacité d'abord à écrire et filmer à hauteur d'enfant. Celle qui fut la scénariste de *Ma vie de Courgette* les donne à voir dans un naturel fascinant. On pourrait même croire qu'elle les a simplement observés sans leur avoir donné de texte, ni de direction pour le jouer. Cela explique pourquoi le surnaturel surgit ici sans jamais briser la ligne claire du récit, ni comme un rebondissement, mais comme le prolongement d'une apparente chronique sur le deuil qui se métamorphose en récit initiatique puis réflexion sur la transmission dominée par une question centrale : est-ce qu'on finit tous par devenir nos parents ? Mais rien ici ne passe par la cérébralité. Tout est affaire de sensations, de détails poétiques à chaque coin de plan, d'une atmosphère propice à l'abandon et au retour vers sa propre enfance. La superbe lumière, nostalgique sans être passiste, créée par Claire Mathon (césarisée pour *Portrait de la jeune fille en feu*), n'y est pas pour rien. L'art du minimalisme si bien maîtrisé par Céline Sciamma non plus. Et si en 72 minutes elle avait signé son plus beau film à ce jour ?

PETITE MAMAN

Un film de Céline Sciamma

Causette

Un deuil merveilleux

Le nouveau film de Céline Sciamma, deux ans après l'incandescent *Portrait de la jeune fille en feu*, est un petit film merveilleux, au sens propre du terme. Il emprunte la forme d'un conte fantastique pour raconter, par-delà les mots, le deuil d'une fillette et de sa maman pleurant conjointement la grand-mère bien aimée qui vivait au fond de bois. Un récit très original ! Dans sa forme déjà, sobre, voire minimaliste. Un peu étrange, sinon inquiétante. Dans son contenu ensuite : la petite fille n'explore pas seulement la maison familiale ou les bois alentour, mais également les couloirs du temps. Idée géniale et bouleversante (mais chut !), que Céline Sciamma, fine scénariste et cinéaste un brin cérébrale, exploite pourtant avec retenue. Rendant *Petite Maman* d'autant plus marquant...

Ariane Allard

E L L E

Céline Sciamma poursuit l'exploration de l'enfance. Intime et féérique.

Très attendu depuis *Portrait de la jeune fille en feu*, le cinquième long métrage de Céline Sciamma est un voyage intime dans l'imaginaire d'une petite fille de huit ans qui vient de perdre sa grand-mère. Tandis que ses parents s'affairent à vider la maison de la vieille dame, Nelly explore les pièces à l'aide d'une lampe frontale. Puis, elle se promène seule dans le bois. Le soir, sa mère lui montre des photos d'elle petite, elle lui raconte qu'enfant, elle avait construit une cabane à l'aide de branches et de feuilles. Un beau matin, la mère disparaît sans lui dire au revoir et Nelly pour ne pas sombrer dans un profond chagrin s'invente une compagne de jeu qui ressemble étrangement à sa maman, petite fille. Ensemble, les deux enfants vont jouer dans la forêt, elles vont aussi cuisiner des crêpes, boire des chocolats chauds, partager des fous rires avec en bruit de fond le souffle de vent et le chant des oiseaux. Filmé du point de vue de Nelly, *Petite Maman* est empreint de poésie et se révèle très inventif. Quelle idée formidable que s'imaginer passer du temps avec sa mère petite fille ! Céline Sciamma renoue ainsi avec le monde de l'enfance (*Naissances des pieuvres*, *Tomboy*) qu'elle sait si bien conter et mettre en images.

Françoise Delbecq